

## Rapport de synthèse<sup>1</sup>

Le Recteur GAUDEMAR établit les convergences qui rapprochent les objectifs humanistes de l'AUF et l'action du RESUFF. Il est dès lors évident pour lui de soutenir l'idée de la création d'un observatoire du genre, auquel les membres du réseau sont très attachées. Ce qu'il fait. Au demeurant, il en existe déjà un en Amérique, qui permet de dresser des statistiques, comme le souligne Pépi PATRON COSTA.

Aux yeux de beaucoup, les statistiques - issues des indicateurs chiffrés, comme le mentionne Leila SAADE – sont à la base même du travail suscité par le RESUFF. Les statistiques livrent un constat que l'on connaît bien, mais qui est affligeant : les femmes ne sont pas dans les viviers, comme le rappelle Valérie LEGROS, car les indicateurs mettent en évidence des réalités qui n'ont rien de mythologique. Pourtant, ces données chiffrées, pour essentielles soient-elles, ne suffisent pas, intervient Nelly DENNE. Et d'ailleurs : quelles sont les données disponibles interroge Hélène LEE-GOSSELIN ? Ou dit autrement : ces données peuvent-elles être publiques ? Et quand elles le sont, livrent-elles ce que l'on en attend ? Pas toujours, si l'on croit Smaranda ANGHENI, qui nous dépeint une structure nouvelle, dans un contexte politique de rupture – le passage du communisme au libéralisme -, dans lequel les femmes sont majoritaires dans les postes à responsabilité universitaire, ce qui constitue une exception, tout le monde en est bien conscient, tant il est vrai que d'ordinaire, c'est l'inverse qui se produit. Les indicateurs chiffrés enregistrent aussi les changements notables, comme ceux dont nous entretient Ramata BAKAYOKO-LY et qui sont intervenus en Côte-d'Ivoire en 2014 au moment de la mise en place d'institutions de terrain. Car enfin ces indicateurs révèlent des enquêtes de terrain sur les salaires, par exemple, mais aussi sur les mentalités, comme celle du rapport à l'inégalité : souvent les femmes acceptent des postes sous-qualifiés, plus que les autres en tout cas précise Brigitte MANTELLERI.

En fait, les femmes ont le réflexe des pauvres, qui ne sont pas plus une minorité qu'elles, mais des êtres sans visage, comme elles. Voilà qui va donner le ton aux conclusions que je vous propose, en ne perdant pas de vue que vous avez oscillé entre le visible et le non-dit, ou le caché, qu'il s'agisse des institutions, mais aussi des mentalités. Mais il y avait bien plus que cela dans vos propos : quelque chose qui ne pouvait se percevoir que de manière intuitive, la manière des femmes dit-on, alors l'homme que je suis va s'y essayer. En filigrane de vos échanges, j'ai

---

<sup>1</sup> L'appui apporté au RESUFF par l'intervention de M. le Ministre MELANSON pour expliquer la situation des femmes au Nouveau Brunswick a été saluée avec grande satisfaction. Le Réseau Francophone des Femmes Responsables dans l'Enseignement Supérieur et la Recherche (RESUFF), qui est soutenu par l'Agence Universitaire de la Francophonie (AUF), a été lancé le 13 novembre 2014 à Dakar. Il a pour mission de promouvoir l'accès des femmes aux postes de responsabilité au sein des institutions d'enseignement supérieur et de recherche.

constaté une détermination, une résilience pour employer un mot à la mode, qui ressemble à cette terre de souffrance et de lutte dans laquelle nous sommes reçus, à la générosité débonnaire comme nos hôtes, Marie-Linda LORD et Nancy CHAMBERLAND, l'ont été en modérant leurs tables rondes. Et pour épouser au mieux ce ton, seuls les prénoms seront donnés désormais, comme on fait au Canada – hormis pour le recteur de l'AUF – et je prie Madame la ministre de Madagascar ici présente et celle de Côte-d'Ivoire représentée, d'accepter mes excuses pour ce qui peut sembler une atteinte à la bienséance.

Un regard plein d'espoir a donné naissance à mon plan. Ce regard tient à mon esprit optimiste et j'assume la dynamique du plan tout en la justifiant en prenant en exemple la courbe évolutive des modules genre du RESUFF. La méthode que je suivrai consistera à ne pas donner les détails qui appartiennent à toutes et à chacune dans son domaine, mais à restituer un esprit et à le gloser avec le recul de l'historien des institutions.

## I/ Etat des lieux

La situation des femmes est défavorable globalement et de manière majoritaire partout. La volonté de rompre cette pseudo fatalité explique l'existence du RESUFF, souligne Leila, et suppose de regarder ce qui est et de chercher ce qui peut expliquer cette situation ; d'où le plan que je vais suivre.

### A/ Données institutionnelles

Pour briser le plafond de verre, il faut sensibiliser au-delà de l'Université, les collectivités locales notamment (Leila). Y est-on ? De quelle manière les choses évoluent-elles ?

#### a) Pratiques différentes

De manière générale au niveau des institutions, même si les femmes entrent à l'Université, les structures demeurent masculines (Brigitte). Le phénomène est ancien, car quand les femmes accèdent au pouvoir, elles changent de sexe, ou du moins leur titre souvent : en Egypte les reines sont « pharaon » - pas « pharaonne » - et elles portent une barbe, postiche comme celle des rois ; à Constantinople Irène était *imperator*. Et quand la féminité semble conservée dans l'apparence, les pratiques sont celles des hommes, singulièrement quant à la séduction forcée pour laquelle bien des hommes auraient pu prendre des leçons chez Catherine II de Russie.

Mais changer les esprits est sans doute encore plus difficile que de modifier les pratiques, ce qui demeure néanmoins à l'évidence un préalable indispensable, dont Ramata nous rappelle toute l'efficacité à travers la création du fonds d'appui pour les femmes en Côte-d'Ivoire.

De manière plus précise, que nous enseignent les pratiques universitaires ? En 1873, le recteur de Genève signe l'autorisation d'accès des femmes dans les universités ; 160 ans plus tard, le D. de 2013 en France sur l'égalité entre les hommes et les femmes dans l'Enseignement supérieur est signé. Mais il faut se méfier des textes : à Rome, les lois liciniennes (367 av. N. E.) autorisaient un plébéien à devenir consul, en 342 la *lex Genusia* autorisaient les deux consuls à être plébéiens, mais dans les faits le premier consul plébéien a été élu en 172 av. N. E.

L'Université représente en effet une chance d'émancipation pour les femmes (Aïcha), a fortiori maintenant qu'il existe des filières en études féministes (Francine). Mais puisque les structures, malgré tout, demeurent masculines, l'importance des commissions « égalité » et de toutes les dispositions qui portent à vérifier l'avancée de l'égalité sur le terrain universitaire, cette importance est prépondérante (Brigitte). Car, dans bien des endroits, les femmes sont minoritaires : à Madagascar, par exemple, un tiers seulement des femmes se retrouvent actrices des institutions académiques (Marie-Monique).

#### b) Une évolution

Quant à la norme, au niveau de l'Etat, Ramata salue la réforme constitutionnelle de 2016 qui, en Côte-d'Ivoire, fait une place aux femmes et qui permet de progresser vers l'égalité. Mais dans le monde arabe, en Algérie, notamment, la volonté politique y est-elle ? (Aïcha). Car tout est dans la volonté politique, naturellement. Au Canada, comme dit Marie-Linda, beaucoup a déjà été fait – ce qui porte Brigitte à qualifier la terre de nos hôtes de « *el dorado* de l'égalité » - mais il reste encore pas mal à faire. Certes, le maire de Moncton est une femme, certes plusieurs femmes y occupent des postes de responsabilité (Raymond), pourtant la première femme députée au Canada (1964) a, aux dires de Francine, suscité une question de fond : devait-elle ou non porter le chapeau ?

Ce qui est à peine éloigné de ce que disait le juriste du Costa-Rica Mario Alberto Jiménez : « Paris nous avait toujours fourni des chapeaux pour la tête des femmes et des idées constitutionnelles pour la tête des hommes », ou de ce qui s'est dit au moment de l'adoption de la loi Sée (1880) sur la création des lycées de jeunes filles : avant d'instruire les filles, encore faudrait-il s'assurer qu'elles sont susceptibles d'être instruites. Le XIX<sup>e</sup> siècle n'a certes pas été favorable aux femmes (ni aux Juifs, ni aux Noirs, ni aux « invertis », ni à tant d'autres), ce qui était une régression qui fondait ses certitudes sur la « science », si l'on songe à l'avancée formidable qu'Olympe de Gouges avait introduite dans le débat politique.

Ceci permet de comprendre mieux la réelle égalité qui était pratiquée dans les régimes communistes (Smaranda). L'exclusion de la femme est effectivement une valeur bourgeoise – l'aristocratie est beaucoup plus égalitaire ou interchangeable, comme l'image d'Elisabeth I<sup>ère</sup> de Russie en a laissé le souvenir – ou populaire – les rôles y sont calcifiés dans un genre, le plus souvent - ; or nous sommes dans un système où le dogme référentiel est néo-libéral, qui est, pour parodier le chêne de la fable, par sa tête dans l'absence de contrainte, mais dont les pieds s'enracinent

solidement sur des phénomènes de domination, consubstantiellement bourgeois dans leur essence. C'est pourquoi il ne saurait y avoir de réflexion sur l'égalité entre les sexes sans rappel du contexte politico-économique, et sans le rappel du rôle libérateur de la loi, dont Valérie rappelle que c'est bien elle qui oblige à une représentation paritaire pour les conseils universitaires.

Quant à l'Enseignement supérieur et à la recherche, le concept de division sexuelle du travail amène à repenser les rapports sociaux et le regard porté sur une société où l'inégalité était « normale » - c'est-à-dire conforme à la norme – comme le rappelle Francine. Car l'Université reste évidemment ce laboratoire où s'inventent des solutions alternatives, comme les « émules » en Amérique, qui regroupent 330 établissements du Chili au Canada, selon les chiffres fournis par Pepi. Un laboratoire inégalitaire car certaines universités font mieux que d'autres au Canada (Hélène), mais un laboratoire hors normes, car c'est ici que pour les promotions à la hors classes des maîtres de conférences, les femmes demandent plus et obtiennent plus que les hommes (Valérie).

L'existence même du réseau (Leila) et la création des modules genre (Christine), dont le succès va grandissant, contribuent aussi à faire bouger les lignes. Certes, de façon générale, le plafond de verre s'abaisse à mesure que l'on s'élève dans la hiérarchie, d'où le rôle primordial du RESUFF (Recteur GAUDEMAR), ce que constate Hélène. Mais il faut cependant nuancer : dans la rencontre des femmes rectrices qui a eu lieu en Belgique, on note que certes on rencontre davantage aujourd'hui que naguère des femmes en très hautes responsabilités, mais dans le reste du corps académique, les disparités n'évoluent pas, que l'on soit en Amérique ou en Suède (Pepi). A Genève on a abandonné progressivement le regard sur les « affaires de bonnes femmes » (Brigitte), mais même si le nombre des femmes augmente, celui des hommes croît aussi. Pour avancer, il conviendrait de remplacer un départ sur deux à la retraite par des femmes : il est important de ne pas crisper, mais d'être efficace. De toute façon, les postes de direction ou stratégiques (les finances, par exemple) demeurent masculins, ce qui n'est pas si éloigné que cela de la Grèce antique, où si la plupart des magistrats étaient tirés au sort, les principaux (contrôleurs financiers et stratèges) étaient élus.

Comment, donc, faire évoluer les esprits ? Il faut utiliser des outils ludiques (Soukaina), comme les caricatures. Car le pire est dans la tête, plus encore que dans les institutions.

## B/ Poids de la norme intégrée

Comment bâtir une stratégie égalitaire ? Tel est le rôle du RESUFF, qui permet de sortir des évidences (Recteur GAUDEMAR). Les deux leviers sont la qualité et la quantité, ou dit en d'autres termes, la culture et le nombre.

### a) Culture

Si l'on se situe dans la conscience sociale majoritaire, la femme est assignée à résidence. Elle est mère aux Antilles où le contexte de domination masculine que l'on trouve dans tant de sociétés est pollué ici en outre par le contexte colonial qui est venu brouiller ou compliquer des relations interpersonnelles non seulement genrées mais assez calcifiées au point qu'on a très peu écrit sur la femme antillaise (Dominique). Et c'est pourquoi dans les modules « genre », il existe un module « vouloir l'égalité » (Christine). On ne naît pas femme, on le devient ; on le sait tous depuis, au moins, Simone de Beauvoir. Mais on sait aussi aujourd'hui qu'il n'est pas évident d'être un homme. L'important est de pouvoir remettre en cause ce qui semble infrangible. Mais peut-on pour cela apprendre à être intelligent, ou bien faut-il tout bonnement substituer une vérité à une conviction ? Au point d'information touristique de Tanum, en Suède, le dessin imaginaire, représentant une scène de chasse au harpon en barque au début de l'âge du bronze, met en scène non pas un chasseur, mais une chasseresse. Qui nous dit en effet que les hommes allaient à la chasse à ces époques-là ? Notre imaginaire qui, par projection de ce qui nous semble « normal », nous a fait reconstruire des mondes primitifs genres à l'image de la société occidentale.

Aïcha pointe cette infériorité de la femme, qu'il convient de rejeter et contre laquelle il faut mener un combat global (religieux, politique, social) ; Nelly dit la même chose : le combat global n'est pas limité à l'islam, ni au monde arabe, car, comme Ramata le souligne, l'intériorisation de la norme selon laquelle les filles doivent devenir des femmes reproductrices et des maîtresses du foyer plombe leur horizon. Tout est tellement imbriqué que selon Soukaina le monde arabe surévalue à la fois la féminité (pour les femmes) et la masculinité (pour les hommes). Tant il est vrai que l'hyperbole est aussi une manière d'être et de se voir dans un rôle que l'on endosse. La femme est certes destinée à se soumettre (« une femme qui sait se taire est un bienfait de Dieu », disait saint Paul qui, il est vrai, n'est jamais passé pour un ardent défenseur des femmes), mais les deux sexes subissent en fait un matraquage qui les conduit à la même question : suis-je compétent dans ce qu'on attend de moi ? (Soukaina) Ce qui revient à poser de manière radicale la question suivante : qu'est-ce qu'un être humain et qu'est-ce qu'un genre ? La solution est dans l'amour ; il est important d'aimer (Soukaina). Mais quelle latitude est laissée ? Pufendorf parlait des « objets dignes d'être aimés », sous peine de condamnation si l'objet n'est pas « digne ». Mais n'y a-t-il pas là une confusion ? Seule la sensibilité peut conduire à l'amour ; la norme ne peut s'adresser qu'au genre. Il faut, non pas rouvrir les portes de l'*ijtihād*, mais écarter le *taqlīd*, et pas seulement pour les musulmans.

Car toute société développe des stéréotypes : Aïcha rappelle que le *niqab* n'est que le mur symbolique de la maison, et Smaranda évoque ces hommes qui délèguent à la rectrice la responsabilité de la prise de décisions. Car bien souvent, l'égalité entre les sexes s'arrête aux textes de lois, sans parler des discriminations dont les femmes sont en réalité victimes (Marie-Monique) ; les hommes sont convaincus de l'incapacité des femmes (*imbecillitas sexus*) ; et donc s'il faut choisir entre un garçon et une fille pour aller à l'université, on retient « évidemment » le

garçon. Parce qu'enfin, la question qui colle à la peau des femmes, c'est : « qui va garder les enfants ? » (Hélène). Et bien sûr l'autre question, celle qui va venir durant le siècle actuel est celle-ci : faut-il laisser les femmes engendrer, ou pourra-t-on avoir recours à la généralisation de la gestation *in vitro* ? Mais à partir du moment où ces questions sont posées, tout est concerné : la vocation « naturelle » ou la « raison d'être » des femmes, la place des homosexuels et leur statut, la capacité de se reproduire entre personnes de même sexe, et par un autre moyen que la *copulatio carnalis*, ou même, les éprouvettes, la place de l'enfant ou la généralisation des humanoïdes...

Dans le cas spécifique des universités, même en Europe, les femmes s'effacent trop souvent d'elles-mêmes, pour « ne pas faire d'histoires », comme dit Brigitte, qui renvoie à CORBIN. On peut aussi se reporter à Jeffrey WEEKS, et à Michel FOUCAULT, naturellement, de qui tout procède en définitive. Et on peut aussi espérer que, dans ce milieu privilégié d'intellectuels de haut vol, une vraie réflexion s'ouvre sur des mondes « multigenrés », à l'image des cinq sexes des Indonésiens<sup>2</sup>. Car ce que l'on vit n'est pas une fatalité, mais le produit de l'histoire. Comme le rappelle Brigitte, au Moyen-Âge l'univers était plus féminisé. Il est un fait que la société des Vikings (pour ne pas sortir d'Europe) faisait une place bien plus grande à ses femmes que ses congénères méridionales, y compris pour des activités réputées « masculines », comme le combat - ainsi que le narre la *Saga d'Hervör*. Il est un fait que la Renaissance a remis en vogue un style de vie aux genres différents de ce que souhaitait l'Eglise, qui ne réussit à reprendre les choses en main qu'au Concile de Trente, mais avec quelle énergie. Les genres s'y sont enkystés, ou en voie de le devenir et l'individu se voit réduit à une *persona*, jusqu'au fameux article de Marcel MAUSS, après lequel il faut déployer beaucoup d'énergie pour traquer autre chose qu'un *fatum* hérité du sexe biologique.

Et même dans ce monde privilégié qu'est l'Université, il arrive aussi que quand existent les instruments, leur fonctionnement ne serve pas les structures autant qu'on le voudrait - alors les êtres... - : par exemple l'observatoire américain a besoin de mobiliser du personnel administratif pour mener ses études ; le personnel n'en comprend pas toujours la finalité, mais voit en revanche le travail supplémentaire qui en résulte pour lui (Pepi), ce qui lui fait traîner les pieds.

## b) Majorité

Les femmes sont traditionnellement considérées comme une minorité, alors que numériquement, elles représentent un peu plus ou un peu moins (selon les époques) de la moitié de la masse globale de la population. Aux Antilles, en

---

<sup>2</sup> Chez les Bugis, dans le sud des Célèbes (Sulawesi en indonésien), il existe les *makkunrai* (hommes), *oroané* (femmes), *bisnu* (un « méta-genre » à la frontière du divin et du religieux reconnu par l'administration comme particularisme régional), *calabai* (hommes-femmes) et *calalai* (femmes-hommes). Il s'agit là d'une tradition reconnue, et non pas d'une reconnaissance LGBT : à preuve, les *lady-boys* de Bali n'ont aucune reconnaissance, car ils n'existent pas dans le droit traditionnel, moderne ou religieux.

raison du personnage de la *fam poto-mitan*, on a plus de femmes qu'ailleurs, elles restent pourtant soumises à la domination masculine. On attend d'elles qu'elles soient « viriles » (Dominique). C'est pourquoi on parle de « muliérité », ce qui renvoie à un passage de Ludvig HOLBERG, un des rares au XVIII<sup>e</sup> siècle à n'être pas misogyne dans ses écrits. Et du reste, si les femmes deviennent majoritaires, les structures les enserrant, les travers du pouvoir les guettent et en définitive l'ordre qui en naît n'est pas meilleur (Christine). Rien d'étonnant à cela : les études menées sur les hommes et les femmes ont montré que leurs cerveaux étaient identiques : les uns (ou les unes) ne sont donc pas meilleurs que les autres (Brigitte).

Mais il y a plus : les femmes sont souvent considérées comme des mineures. Dans le droit musulman, les filles héritent de la moitié de la part des garçons, ce qui fait dire à Aïcha qu'elles sont mineures à vie, car à cela s'ajoute le fait qu'elles ne peuvent pas se marier comme elles le souhaitent. Les Occidentaux, inscrits dans une vision linéaire du temps, risquent bien de penser qu'il s'agit là d'un archaïsme, ce qui serait erroné car chez les Vikings tels que nous les présentent les sagas, les femmes avaient le droit de se marier comme elles le souhaitaient dans certains cas en plein Moyen-Âge.

En fait, il s'agit d'un regard, bien plus que de règles juridiques ou de statistiques. Si les femmes sont discriminées, c'est qu'elles étaient à la mauvaise place au mauvais moment (Hélène). Car le discours officiel soutient la structure, pas les êtres. Le combat des femmes rejoint le combat de tous les exclus, évidemment. Mais tous les êtres humains n'ont pas une vocation de martyr, d'activiste ou d'acteur public, tant chez les femmes que chez les hommes. Ceux-ci, bien souvent disent qu'il faut « jouer le jeu », celles-là qu'elles ne veulent pas « faire d'histoires ». Quel jeu ? Quelles histoires ? Ces deux-là constituent en fait l'avert et le revers de la même pièce de monnaie de singe : celle de l'ordre établi sur la domination tranquille des hommes possédants, blancs le plus souvent. Qu'une femme se dresse, elle crée du désordre et pour lui éviter de faire tourner les têtes, il vaut mieux lui couper la sienne si elle se relève trop, comme il advint à Olympe de Gouges, que j'évoquais plus haut. Au demeurant, le sexisme insidieux du quotidien est tellement banal qu'on ne le remarque que quand on en est victime, parce qu'on se trouve alors marginalisé (Nelly). « Quand ils sont venus chercher les communistes, je n'ai rien dit, je n'étais pas communiste. Quand ils sont venus chercher les syndicalistes, je n'ai rien dit, je n'étais pas syndicaliste. Quand ils sont venus chercher les juifs, je n'ai rien dit, je n'étais pas juif. Puis ils sont venus me chercher, et il ne restait plus personne pour dire grand chose. » (Martin NIEMÖLLER)

On pourrait penser qu'à l'Université, les choses puissent aller différemment. Simplement Ramata nous rappelle que les femmes à l'Université sont marginalisées (les statistiques sont terribles – autour de 15% tous grades confondus, elles sont aussi nombreuses que les garçons). Partout, si filles et garçons sont à peu près à égalité dans l'Enseignement supérieur, cela ne se traduit pas par une égalité dans la profession (Recteur GAUDEMAR).

## II/ Chemins d'espoir

Si on infléchit la situation actuelle, on ne change pas que le statut, on change la vie des femmes, et ce n'est pas rien (Leïla), il faut donc infléchir les structures et fléchir les carcans qui enserrent les êtres humains, ou dit en d'autres termes, modifier les structures, la *res publica*, et au-delà agir en profondeur sur les consciences.

### A/ Action structurelle

L'islam est un alibi, parce que bien des comportements se ressemblent un peu partout à travers le monde (Soukaina). Mais ce n'est pas une raison pour se résigner pour autant : à peu près partout, le chômage des diplômées est le double de celui des diplômés. Et le pire, sans doute, c'est que le droit musulman, sa doctrine ne viennent pas de dieu, mais des hommes, des mâles. Alors se lèvent des femmes comme Soukaina, qui infléchissent le monde arabe aussi bien au niveau institutionnel que social.

#### a) Niveau institutionnel

Au Canada, beaucoup d'efforts ont été faits (Marie-Linda). La culture de pionniers y porte sans doute, mais l'action volontariste des pouvoirs est irremplaçable, comme le dit Ramata. Si on donne des moyens, on a une volonté politique et on insère la réflexion sur le genre au sein d'une vision globale de la société : on cherche à sortir du schéma qui souvent prévaut en Afrique sur la nécessité d'avoir beaucoup d'enfants. Dans des pays sans dispositif solide concernant les vieux, les enfants sont perçus comme un bâton de vieillesse (le mot existe déjà en hiéroglyphes), cela ne fait pas de doute ; mais pour beaucoup de familles pauvres, les enfants sont la seule richesse. On se souviendra que le mot prolétaire vient du latin *proles*, qui signifie les enfants. Le prolétaire est étymologiquement celui qui n'a que ses enfants comme fortune. La première marche susceptible de rompre avec ce cercle infernal réside dans la nécessité d'un encadrement spécifique des filles (Ramata) : l'association des femmes-chercheurs de Côte-d'Ivoire fait des campagnes d'information sur les grossesses précoces auprès des filles.

A Genève on a décidé d'un choix préférentiel en cas d'égalité entre un homme et une femme en compétition pour un même poste. L'objectif est évidemment de rattraper le retard numérique, pas d'éliminer les mâles à terme. On double cette politique de quantités de programmes concrets pour former, encadrer et transformer (Brigitte). Le programme LERU (ligue européenne pour la recherche universitaire), permet de créer un réseau fédéral et international, qui œuvre dans ce sens. Mais il convient de faire preuve de prudence, si on veut rester sur les chemins d'espoir, comme le dit Brigitte : il ne faut pas attaquer de front, mais être frontalement efficace. La bourgeoisie révolutionnaire coupait les têtes des

aristocrates qui l'avaient méprisée avec trop d'aigreur. Dans l'Empire romain, l'Eglise fut persécutée longtemps avant de devenir persécutrice, pour plus longtemps encore. La violence ne mène qu'à la violence et on n'en sort pas.

Il est donc impératif que se lèvent des femmes qui, comme Leila, emporteront vers des chemins d'espoir (Recteur GAUDEMAR). Car les textes ne suffisent pas. Dans certains pays, comme à Madagascar, les grands textes universels restent au rang de vœux pieux (Marie-Monique) ; la Côte-d'Ivoire a ratifié tous les grands textes internationaux : c'est à la fois insuffisant et fondamental. D'où le rôle des modules « genre » (Christine), ou d'émulies en Amérique (Pepi). La loi libère, il est vrai, mais seule la femme brisera ses chaînes.

## b) Niveau social

On peut partir d'analyses théoriques (Nelly) : le plafond de verre ou le plancher collant évitent de rendre compte des réalités plus subtiles ; nommer et globaliser, c'est supprimer les réalités spécifiques et ranger gentiment dans des schémas convenus. La « représentation substantielle » s'interroge sur une réalité alors que la représentation descriptive ne rend pas compte des logiques internes. Si on regarde les études féministes québécoises (Francine), on constate qu'elles bénéficient d'une triple influence : américaine (côté pragmatique), canadiennes anglophones (importance du lobbying), françaises (importance de la théorisation). Ici comme ailleurs, il faut donc unir et créer une synergie positive au sein d'un souffle commun.

Les modules ont précisément pour rôle de déconstruire les stéréotypes de genre (Christine). La menace la plus grave actuellement réside dans le néo-conformisme multiforme. C'est une hydre de Lerne. Les vieux modèles sont morts et il faut repenser les choses à l'intérieur d'un cadre neuf : les autonomies et décentralisations sont anarchiques et font peur. D'ici 2030 (ou 2050) : des centaines de millions de réfugiés climatiques erreront à travers la planète. Il n'est évidemment pas question, au nom d'un angélisme béat, de laisser s'imposer les modèles les plus obscurantistes du globe, pas question de pratiquer à l'inverse une nouvelle colonisation. Certes, le discours des femmes sur une autre manière de faire de la politique et de vivre le social peut être déterminant ; mais un discours à la Margaret Thatcher ne rassemblera personne et changera peu de choses.

Il faut donc permettre aux femmes de parler différemment, pas simplement de triompher avec et dans les critères masculins (Nelly). Tout comme il est indispensable de rendre les combats plus efficaces (Francine) en envisageant les femmes dans un débat global où l'on retrouve les réalités économiques, la conscience d'une domination sans histoire... ou, à l'inverse, en considérant qu'il existe un type de femme universel et abstrait. Il faut donc resituer les approches dans leurs contextes à la fois spécifiques et inséparables.

L'espoir est là : un peu partout se lève un vent de liberté des féministes américaines aux *Grünen* allemands ; c'est l'ouverture sur le monde qui affranchit et transforme (Brigitte). Il faut faire de la politique autrement. Au lieu de dresser

chacun contre tous, parler au cœur (les hommes aussi sont sensibles) et à l'intellect. Alors tentons la communication avec les enfants (Soukaina).

## B/ Action de fond

Derrière les institutions, se trouvent les êtres (Leila). La *res publica* doit certes être modifiée, mais elle n'a pas besoin de nouveaux rites (pour l'envisager à la lumière de Confucius). Elle doit permettre aux hommes d'être heureux, comme l'exigeait Aristote, et pour cela elle doit permettre qu'advienne ce que je nomme l'*egomet* : c'est l'esprit de vos propos à beaucoup d'entre vous, c'est une variation sur Marcel Mauss – déjà cité –, et c'est une occasion pour évoquer de nouveau ces théories que – *insh Allah* – je finirai par pourvoir publier, et que j'ai déjà évoquées déjà à Dakar<sup>3</sup>.

### a) Lever les masques (modifier la *persona*)

De manière plus concrète : comment faire ? Sortir de la schizophrénie, d'abord, d'un discours officiel émancipateur, et d'une réalité aliénante (Aïcha). Sortir de la fausse évidence des rôles en fonction du genre (Aïcha) : il existe des matriarcats. En fait tout procède du rapport entre la *res publica* et la *persona* ou, dit autrement, de la projection du collectif sur l'individuel, car pour réussir dans le monde professionnel, les femmes doivent s'adapter aux critères masculins (Nelly), qui sont les critères majoritaires, et souvent aux désirs masculins. Personne parmi vous n'a parlé de la promotion canapé<sup>4</sup>, intolérable et multiforme : hommes > femmes, femmes > hommes - plus rares, mais nul n'a oublié Catherine II, comme je le disais au départ -, ou hommes > hommes, ou femmes > femmes et là, c'est le silence quasi total (Francine).

Le RESUFF doit être un fer de lance, une sorte de levier pour entraîner le combat pour l'égalité que porte l'AUF, un truchement pour ainsi dire pour faire advenir un être meilleur (Recteur GAUDEMAR) ; il doit permettre de comprendre que le combat pour les femmes n'est qu'une facette du combat pour l'égalité (Raymond) ; en un mot, un combat pour l'intelligence. Et qui sait s'il ne peut pas promouvoir les - ou créer un environnement rendant possible la promotion des - portraits de femmes célèbres depuis l'Antiquité, comme *Charlie Hebdo* l'a fait (Brigitte). Il faut en tout cas sortir de la vision linéaire de l'histoire (plus c'est vieux, pire c'est pour les femmes) et passer du domaine social (mâle/femelle) au domaine politique (homme/femme).

Au demeurant les responsabilités ce n'est pas si terrible que cela peut en avoir l'air, c'est un boulot comme un autre (Brigitte). Tout en reconstruisant, il faut déconstruire, évidemment, et surtout nuancer et sortir des catégories taillées à grands coups de serpe ; par ex., la matrifocalité (Dominique) oblige à repenser

---

<sup>3</sup> [http://www.auf.org/media/adminfiles/Rapport\\_de\\_synthese\\_JBouineau\\_final\\_1.pdf](http://www.auf.org/media/adminfiles/Rapport_de_synthese_JBouineau_final_1.pdf)

<sup>4</sup> La rencontre a eu lieu avant l'affaire Weinstein.

beaucoup de critères qui semblent évidents : la relation mère-enfant est la base de la famille noire, car le mâle blanc est le maître de la mère, donc le père biologique est évacué. La figure dominante peut être une femme, et donc ne faudrait-il pas revenir sur ce qui semble tellement indubitable depuis FREUD (qui était décidément le produit de son temps et de sa culture), malgré les travaux trop oubliés sans doute aujourd'hui de DERRIDA et de DELEUZE ? Cette mère focale n'est pas nécessairement la mère biologique. Quelle qu'elle soit, elle est vouée à un rôle et n'existe pas en tant qu'être humain libre et surtout indépendant (c'est une *personula*).

b) Faire advenir un être neuf (faire le pari de l'*egomet*)

La muliérité présentée par Dominique pousse ici à réfléchir, car elle invite la femme à être à la fois solide, guerrière et sophistiquée dans son apparence ; il s'agit évidemment d'un rôle encore, et tout l'être vivant et vibrant des Antillaises est enseveli sous les couches des comportements convenus. Mais dans beaucoup de pays, et notamment à Madagascar (Marie-Monique), les textes ne s'adressent qu'à la citoyenne, pas à l'être intime, au « moi » comme disait Marcel MAUSS, et que j'appelle l'*egomet* car il faut l'appréhender avec d'autres critères que le simple « homme » des DDHC (qui, au demeurant ne visait pas les femmes).

Toutefois, pour que l'être neuf intime advienne, il faut posséder un suivi (Valérie), à l'image de celui que les *sagibarons* assuraient pour exécuter les décisions de la justice franque. Et il faut même bien plus : il faut rompre l'isolement (se décréter incapable de tolérer l'injustice) (Brigitte) et donc singulièrement la question du harcèlement ; et bien sûr celle du harcèlement ultime : le viol, tabou absolu<sup>5</sup> (et que dire quand c'est un homme qui l'est ?). C'est-à-dire qu'on a besoin de désapprendre les soi-disant évidences (Nelly). Le Canada fait état d'un sexe indifférencié, ce qui renvoie à la question éternelle des stéréotypes (Francine) : comment se comporte l'indifférencié, comme un homme, ou comme une femme ? Et le transsexuel ? Dans quelle mesure renforce-t-il les stéréotypes qu'il prétend abattre ?

Et si on tentait d'en sortir, en ne cherchant pas à se comporter comme ou contre un modèle, mais en empruntant une autre voie, celle de la *kerasis* des stoïciens, qui met en contact l'être avec le monde par osmose et non par schémas ? Mais je conclus là comme à Dakar et vous allez penser que je me répète. Alors pour ne pas me répéter : l'être humain est-il supérieur à l'humanoïde ?

Jacques BOUINEAU

---

<sup>5</sup> Le présent rapport de synthèse a été présenté oralement avant l'affaire Weinstein, comme cela a déjà été noté.